

**Publié en 2014**

**Entre les lignes  
Littératures Sud**

***Les Alouettes naïves*  
d'AssiaDjebar**

Etude critique

par

**Diana LABONTU-ASTIER**

Docteur es-Lettres de l'Université de Grenoble

**1967...**

Cette année-là, AssiaDjebar publie son quatrième roman. Elle a 31 ans et la collection de poche d'Actes Sud-Babel, reproduit en couverture, un portrait photographique de la jeune écrivaine à Casablanca en 1965. C'est donc son visage à l'époque de l'écriture des *Alouettes naïves* – Alger, 1965/Paris, 1966, dernières dates du roman – qui est offert, incitation efficace lors de la réédition en 1997, pour re-découvrir les premiers pas en littérature de celle qui est devenue alors l'icône des écrivaines du Maghreb. La présentation –préface lors de l'édition –, est publiée quelques jours avant la première parution chez Julliard à Paris, dans *Jeune Afrique*, en octobre 1967.

Cette jeune romancière, dont l'entrée en littérature a été controversée – *La Soif* en 1957 encensait par la critique française et démolie par la critique algérienne, critiques l'une et l'autre à situer dans le contexte de la guerre d'indépendance –, prend la précaution de publier ainsi sa propre défense, pourrait-on dire, avant que le roman ne soit soumis à la lecture publique. En 1967, à 31 ans donc, elle a publié, après son premier texte, deux romans, *Les Impatients* et *Les Enfants du nouveau monde*, et a pris ses assises littéraires et existentielles avec plus de fermeté. L'Algérie, elle, vit la cinquième année de son indépendance.

Revenant sur son entrée en littérature, en 1999, la romancière précisait :

« Désert, ou solitude, que je crois le propre de tous les commencements : se mettre soudain à écrire, sans doute trop jeune, pendant la guerre d'Algérie – l'autre, celle de mes vingt ans – et qui plus est, pas des essais nationalistes, pas de profession de foi lyrique ou polémique (c'était ce genre de témoignage que l'on attendait de moi !), écrire donc des romans, qui semblaient gratuits, que je considérais comme des architectures verbales, me procurant, dans des parenthèses de quelques mois, le plaisir de leur conception, cela me changeait de ma gravité alors d'étudiante algérienne, puis de mes silences de femme exilée.

Ainsi entrai-je en littérature, par une pure joie d'inventer, d'élargir autour de moi – moi plutôt raidie au-dehors, parmi les autres, du fait de mon éducation musulmane – un espace de légèreté imaginative, un oxygène...

J'esquisse ce commencement de mon parcours d'écrivain, alors que la littérature algérienne fleurissait à l'ombre d'un quatuor d'aînés : Feraoun, Mammeri, Dib et Kateb... » (Djebar, 1999 : 18).

Dans sa présentation-préface de 1967, comparant un livre à un enfant, Assia Djébar souligne qu'ils ont tous deux un devenir contraire, l'enfant se développant sous la protection de sa mère alors que le livre échappe à sa génitrice parce qu'elle le veut ainsi. Elle précise le temps mis à écrire ce nouveau roman et la difficulté qu'elle a à expliquer pourquoi elle l'a écrit : « Ce livre existe, c'est tout, et je souhaite qu'il tienne sur ses jambes ». Elle en explique le titre. Nous y reviendrons, d'autant qu'il manifeste ce qui devient plus tard la marque de la romancière algérienne, une attirance explicite pour le regard orientaliste dont elle a donné une belle occurrence en proposant un dialogue avec Delacroix en 1980.

Elle s'attarde ensuite sur l'espace choisi : Tunis, Alger et « quelques petites villes du littoral algérien ». Le parcours biographique de l'écrivaine aidera à comprendre le pourquoi de ces lieux. Elle a voulu d'écrire « la réalité de mon pays, le Maghreb : une réalité non seulement féminine mais globale ». Il est intéressant de souligner qu'Assia Djébar n'écrit pas : « Mon pays, l'Algérie » et ne limite pas son roman à la représentation des femmes. Si, ce qu'elle nomme « le tangage » est incessant entre hommes et femmes, entre langues – français, arabe, berbère –, il l'est aussi, et c'est la grande originalité de ce roman de 1967, entre héroïsme et quotidienneté dans le vécu d'une histoire difficile à vivre en temps de guerre. Elle conclue par cette affirmation à méditer :

« Par ce tangage incessant, et parce que nous faisons constamment le grand écart entre le passé paralysé dans le présent et le présent accoucheur d'avenir, nous, Africains, Arabes et sans doute d'ailleurs, nous marchons en boitant quand nous croyons danser, et vice versa. C'est pourquoi nous nous demandons parfois si nous avançons.

Je ne prétends pour ma part avancer qu'en écrivant » (Djébar, 1997 : 7-9).

Il est clair qu'Assia Djébar répond, à l'avance, aux critiques qu'elle a dû essayer précédemment, qui ont récusé son engagement et déclare clairement que sa préoccupation est d'écrire sur la complexité d'une réalité et non de l'idéaliser.

Dans ses essais de 1999, *Ces voix qui m'assiègent*, elle revient sur le chemin de sa création et sur l'intrusion autobiographique que laisse surgir l'écriture de ce roman :

« Les trois premiers de mes romans de jeunesse ont été écrits très vite, à chaque fois, dans une fièvre joyeuse, une parenthèse de trois ou quatre mois.

Le quatrième, *Les Alouettes Naïves*, par contre, je l'ai écrit plus longuement, de 1962 à 1965 : premières années de l'indépendance, à Alger, où je ne faisais que marcher dehors (Alger, ville alors à la fois cosmopolite et de désordre joyeux, incertain). Pourtant, ce roman, une fois publié, m'a amené à dix ans de silence... De silence volontaire. Un silence délibéré.

J'expérimentais qu'une fiction romanesque ne peut se contrôler tout à fait, que l'écriture de femme se fait de plus en plus contre son propre corps, inévitablement.

Cinquante pages au cœur du livre (celui-ci, sur la guerre d'Algérie, où le personnage principal, qui dit "je", est un jeune homme) se révélaient des pages sur le bonheur amoureux, sur la sensualité d'un couple vivant sa lune de miel... [...] Mais ces pages, je les savais autobiographiques. Une fois ce livre publié, ce fut comme si je voulais recouvrir ma vie et moi-même d'un voile immense, d'une nuit à l'infini » (Djébar, 1999 : 64).

*Les Alouettes naïves* sont éditées par Julliard alors que la plupart des écrivains algériens de cette période le sont au Seuil, dans la collection qu'Emmanuel Roblès a créée, « Méditerranée ». Durant la guerre d'Algérie, d'autres sont publiés chez des éditeurs militants qui soutiennent les Algériens en résistance comme F. Maspero, Jérôme Lindon et les Editions de Minuit. Les éditions Julliard ont été fondées en 1942 par René Julliard, découvreur de talents et qui a, notamment, fait connaître Françoise Sagan à laquelle Assia Djébar a été

comparée pour son premier roman. En 1962, à la mort de son donateur, les éditions Julliard sont reprises par Christian Bourgois et rachetées par les Presses de la Cité. Christian Bourgois crée sa propre maison d'édition en 1966 où le roman d'Assia Djebar ne paraît pas. Elle reste fidèle à Julliard, éditeur donc de ses quatre premiers romans.